



Les neuf jeunes députés Les Républicains élus pour la première fois en 2017 posent à l'Assemblée nationale pour « Les Echos ». Au premier plan (de gauche à droite) : Maxime Minot, Fabien Di Filippo, Pierre-Henri Dumont, Ian Boucard, Emilie Bonnard et Thibault Bazin. Au second plan : Aurélien Pradié, Raphaël Schellenberger et Robin Reda. Photo Bruno Levy pour « Les Echos »

Les « jeunes schnocks » de la droite

POLITIQUE // Parmi les députés LR élus pour la première fois dans la tourmente de 2017, neuf ont moins de 40 ans. « Libres », ils tentent de se faire entendre, rêvant d'incarner le renouveau de la droite et de l'« ancien monde ».

Pierre-Alain Furbury
@paFurbury

Il a vingt-sept ans, des allures de gendre idéal et l'« envie de porter le meilleur de l'ancien monde ». Depuis dix-neuf mois, Robin Reda siège à l'Assemblée nationale. Dans les rangs des Républicains et, physiquement, tout à la droite de l'hémicycle. A l'époque où Christian Jacob, le chef de file des députés LR, faisait son entrée au Palais Bourbon, lui n'avait que quatre ans. Ancien maire de Juvisy-sur-Orge – ville qu'il a arrachée en 2014 à la gauche, tenté de suivre Bruno Le Maire dans son aventure macroniste, il l'a emporté, au terme d'une campagne « sans logo, la plus possible déconnectée de la politique nationale », sur une candidate de La République En marche qui l'avait distancé de plus de sept points au premier tour. « Il y avait un côté miraculeux. La victoire n'en a été que plus belle », sourit-il. Dans son département, l'Essonne, sept députés sur dix appartiennent à la majorité.

Trente-huit LR (sur 104, apparentés inclus) ont été propulsés pour la première fois à l'Assemblée en mai 2017 (trois autres les ont rejoints en 2018), contre vents et marées. Comprendre : les vents macronistes et les marées, descendantes, filionnelles. Un contexte sans précédent pour la droite depuis le début de la V^e République. Parmi eux, neuf ont moins de 40 ans. Peu connus du grand public, Thibault Bazin, Emilie Bonnard, Ian Boucard, Fabien Di Filippo, Pierre-Henri Dumont, Maxime Minot, Aurélien Pradié, Robin Reda et Raphaël Schellenberger sont plus jeunes que Laurent Wauquiez. Plus jeunes, aussi, qu'Emmanuel Macron. Ils sont l'avenir de la droite ou, en tout cas, ont du temps pour espérer le devenir. A défaut de pouvoir, sept d'entre eux ont déjà un titre au sein du parti.

« Des Mad Max »

Devenir primo-députés dans un climat aussi « apocalyptique » – « on était des Mad Max », se souvient la députée de Savoie Emilie Bonnard – n'a pas été sans conséquence. Ça a créé chez eux un énorme sentiment de liberté, d'autant plus fort qu'ils ne se sentent pas redevables du passé. « Nous sommes tous préoccupés par le parti, mais ce n'est pas le parti qui nous a portés. Nous, on revient du diable vauvert. Et des gens qui ne sont pas à droite ont voté pour nous », observe Thibault Bazin, élu en Meurthe-et-Moselle, qui a le sentiment d'être allé chercher sa victoire « avec les dents ». « Je me sens profondément libre. Ma victoire, je ne pense pas la devoir au parti. Je ne suis le poulain de personne et dans aucune écurie », renchérit le député du Haut-Rhin Raphaël Schellenberger, qui a eu en travers de la gorge d'avoir dû porter, pendant la campagne, « la sale image de l'ancien monde ».

Fabien Di Filippo, pourtant l'un de ceux qui collent le plus à la ligne de Laurent Wauquiez, se targue ainsi de s'être abstenu lors

du vote de la réforme ferroviaire, soutenue par le chef de sa famille politique – il n'est pas le seul : cinq autres jeunes LR ont fait de même. « Mes patrons, ce sont mes électeurs, il n'y a qu'à eux que je rends des comptes », tranche le seul député de Moselle à ne pas être LREM, secrétaire général adjoint chargé des adhésions au sein du parti. Pour la plupart issus de circonscriptions rurales et loin d'être des ultra-libéraux, ces parlementaires revendiquent « une inclinaison sociale plus forte que la droite historique », selon la formule de Ian Boucard, du Territoire de Belfort, qui explique avoir fait toute sa campagne « sans parler immigration » et se dit très favorable aux emplois aidés.

Maxime Minot va plus loin. Lui bouscule son camp. Le député de l'Oise, qui a voté Macron dès le premier tour de la présidentielle (furieux que François Fillon ne jette pas l'éponge) et rêve d'un retour de Nicolas Sarkozy (« s'il revient, je suis à fond derrière lui »), veut « faire évoluer les mentalités » sur la PMA et la GPA, qui suscitent un rejet massif dans son parti. « J'ai envie de montrer que la droite peut être moderne », plaide l'élu, le seul des jeunes nouveaux députés de 2017 à être arrivé en tête au premier tour des élections législatives. « On a résisté à la vague. On se sent plus légitimes », résume-t-il.

Franchir le mur du son n'est pas chose facile ; peser, encore moins.

Cette nouvelle classe a eu une chance : arriver dans un groupe LR « dépeçé » de ses ténors. Celle, aussi, que Christian Jacob leur laisse – saluent-ils d'une même voix – les coudees franches. Chacun son créneau ; le logement, l'énergie, la politique de la ville, la justice, etc. Fabien Di Filippo pilonne autant que possible sur les questions d'immigration. Mais franchir le mur du son n'est pas chose facile. Peser, encore moins. « Depuis le début du quinquennat, j'ai tout essayé. Etre gentil, nouer des contacts, être méchante, faire la danse des sept voiles. C'est toujours

non. Les députés LREM sont totalement hermétiques à ce que l'on porte, y compris avec nos tripes. Nous, on est le vieux monde et on n'a rien compris ! » enrage Emilie Bonnard, pas mécontente que la crise des « gilets jaunes » fasse enfin « un peu vaciller » la majorité.

« A quoi ça va servir ? »

Pour l'heure, ils en sont réduits à exhiber comme des trophées les moments où ils sont parvenus à faire sortir des ministres de leurs gonds dans l'hémicycle. Aurélien Pradié, lui, n'est parvenu à se faire entendre, sur sa proposition de loi sur l'accompagnement des enfants en situation de handicap, qu'à la faveur d'un coup de gueule de l'insoumis François Ruffin contre le « sectarisme » de la majorité, qui venait de rejeter le texte à l'automne. « Il a fallu un an pour montrer qu'on est capable de bosser et que ce que l'on dit dans l'hémicycle peut avoir du sens. On est en train de mettre notre empreinte claire dans notre famille politique », veut croire l'élu du Lot, qui confie avoir choisi de porter le sujet du handicap – qui le touche pour des raisons familiales – après être parti en vacances, le premier Noël de son mandat, avec en tête « une question obsédante : à quoi ça [être à l'Assemblée] va servir ? ». « Ils aspirent à s'exprimer et, surtout, à être entendus. Ils ont réalisé la première partie, pas encore la seconde », juge un poids lourd de la droite.

Ces jeunes élus LR sont loin d'être du même moule – aucun n'a d'ailleurs fait l'ENA. Ni d'avoir le même ton. Ils se sont divisés lors du vote pour le primaire de la droite (sans qu'aucun ne choisisse Alain Juppé), au second tour de la présidentielle (entre vote blanc, nul ou Macron), comme dans la course pour la présidence du parti. Ils n'ont pas non plus le même modèle : Jacques Chirac pour les uns, Nicolas Sarkozy pour les autres. Et ils sont éparpillés entre les commissions de l'Assemblée. Mais ils ont un point commun, qui est une différence forte avec la majorité : ils ont tous fait leurs armes sur le terrain, décrochant des mandats locaux, le plus souvent à la faveur de municipales de 2014 et des régionales de 2015.

« Nous avons des sensibilités différentes, des cursus parfois différents, des communications parfois différentes, mais nous sommes la nouvelle génération qui ne ressemble pas à celle d'En Marche », souligne Thibault Bazin qui, comparé aux députés LREM, se sent un « vieil élu ». « L'histoire démontrera qu'on ne peut pas être député parce qu'on a rempli un formulaire sur Internet », veut croire Raphaël Schellenberger. Ce qui ne l'empêche pas d'expliquer qu'« avec le non-cumul et parce que le regard de la société a changé, on a conscience qu'il faudra faire autre chose que de la politique ». « Nos prédécesseurs voulaient être ministres au prochain mandat. Nous, avoue Pierre-Henri Dumont, élu du Pas-de-Calais, on ne sait même pas si notre parti sera au second tour de la présidentielle ! »

Ces jeunes élus LR sont loin d'être du même moule.

Mais ils revendiquent « un côté meute ».

Ils ne se contentent pas d'être « à l'affût des erreurs » de ces députés de La République En marche qui les « regardaient en ricanant comme si [leurs] parcours étaient déshonorants ». Ils tentent de les provoquer en glissant à l'un qu'il a « la braguette ouverte » alors qu'il s'apprête à prendre la parole, en disant à l'un qu'il a « une tache » sur sa chemise, en faisant remarquer à un troisième qu'il a « pris quelques kilos », si possible en lui touchant le ventre. « Une guerre psychologique bon enfant. C'est potache, comme des gosses. Mais le truc, c'est que ça marche », relève Ian Boucard. « On se marre bien », confesse Pierre-Henri Dumont.

Aurélien Pradié est, en l'espèce, le meneur. Le député, qui a eu jadis Nicole Bellobet, l'actuelle garde des Sceaux, comme professeur de droit (« Le mot « impertinent » revenait souvent sur mes remarques universitaires », se remémore-t-il), voit dans ces actions une « mission de salubrité publique », se disant « stupéfait devant l'incapacité des

députés LREM à avoir un peu de second degré et du recul sur eux-mêmes ». Mais il prend soin d'ajouter : « La jeune génération des Républicains peut donner le sentiment d'être pétri de certitudes. En fait, c'est l'inverse. On est quelques-uns à en avoir chié. »

Depuis le début du quinquennat, la jeune garde des Républicains, fustigeant l'aseptisation des débats que tente, selon eux, d'imposer la majorité, s'emploie aussi à brailler dans l'hémicycle. Et l'assume. « La politique, ce n'est pas que de la technique. La politique, c'est sérieux, mais ce n'est pas lisse », s'enflamme Raphaël Schellenberger. « Je suis toujours en train de gueuler et j'en suis fier », proclame Maxime Minot. « Ça pourrait être pire. Parfois je me retiens ! » plaisante Fabien Di Filippo, qui joue à fond la bataille des décibels et se pose avec provocation en « anti-Macron » (tel l'antéchrist). Il y a un an, lors du débat sur le budget, Bruno Le Maire l'avait même incité à « prendre de la tisane plutôt que du café ». Lui s'est dit prêt, en retour, à « donner des cours de maths » au ministre de l'Economie et des Finances. « Je suis moins braillard. Je suis beaucoup plus haut dans l'hémicycle... », s'amuse Pierre-Henri Dumont : « Mais ma conception de la politique, c'est d'abord on gueule et après on voit ! Ceux qu'on représente sont un peu braillards aussi. » Seul Robin Reda affirme avoir « appris à mesurer [sa parole] ».

« On rentre dans le tas ! »

Sans être tout proches, ces jeunes élus, soudés par leur âge, leur « envie de parler sans filtre » et le contexte de leur élection, revendiquent « un côté meute ». « Si l'un de nous se fait cogner, on rentre dans le tas ! » racontent-ils. « On s'applaudit comme des dingues », insiste Emilie Bonnard. Etant « la femme de service », selon ses propres termes, l'ancienne vice-présidente de la région Auvergne-Rhône-Alpes « les défend quand ils sont accusés de sexisme ». « Il y a entre nous une forme de camaraderie », admet Robin Reda, qui se fait « chambrier » pour être « le Parisien de la bande » et, surtout, le seul soutien de Valérie Pécresse (il est l'un des porte-parole de son mouvement, Libres !). « Jusqu'aujourd'hui c'est moi qui les chambraient... », défie-t-il.

Pour communiquer entre eux, ils ont créé une boucle sur WhatsApp. Seul Aurélien Pradié n'en fait pas partie, qui voit dans ce réseau social « un truc de terroriste ou d'ado attaché ». « Et de marcheur ! » glisse un de ses membres. Deux autres députés LR y sont, Virginie Duby-Muller et Damien Abad, âgés de trente-neuf et trente-huit ans, entrés à l'Assemblée cinq ans plus tôt. « La marraine et le parrain », rit Raphaël Schellenberger. Le nom du groupe a été choisi en réaction à la vieille garde du parti, furieuse que cette « bande de boutonneux » veuille renoueler de fond en comble la liste LR aux prochaines européennes. Mais il fonctionne aussi par contraste avec le prétendu « nouveau monde » politique. Ils se sont baptisés... les jeunes schnocks. ■